

Dans l'autre cheval, il venait sans doute de reconnaître un ami du désert.

Les deux hommes s'observèrent un moment en silence ; enfin le second qui paraissait être de beaucoup plus âgé que l'autre, parut décidé à prendre la parole.

Inclinant légèrement la tête :

— Qu'Allah soit avec toi ! dit-il en arabe.

— Et que son Prophète t'accompagne ! répondit dans la même langue le cavalier brun.

— Tu vas du côté de la ville sainte ? reprit le premier interlocuteur en désignant l'est, la direction où se trouvait l'Arabie, et par conséquent la Mecque, la cité de Mahomet.

— Je vais où me mène la fatalité.

— Alors tu n'accomplis pas un voyage ?

— Non !... je chasse

Et le plus jeune des deux cavaliers s'effaça pour désigner la panthère qu'il portait en croupe.

— Si tu es un véritable fils du Prophète, reprit le second cavalier, tu peux et tu dois rendre service à un voyageur égaré.

— Je ne suis pas fils du Prophète, répondit l'autre, mais je te rendrai service si tu as besoin de mon aide.

— Tu n'es pas un fils du Prophète ? s'écria l'Indien avec étonnement.

— Non !

— Tu n'es pas un croyant ?

— Non !

— Qu'es-tu donc, alors ?

— Je suis chrétien !

En achevant cette réponse, faite d'un ton fier, le jeune homme serra fortement sa lance, comme s'il se fut attendu à une attaque : le titre qu'il venait de se donner lui ayant attiré maintes fois attiré les hostilités des habitants du désert.

Mais l'Indien ne fit pas mine de justifier la pensée de son interlocuteur.

Levant sur celui-ci un regard étonné, il le contempla avec une attention profonde ; puis il ajouta à demi-voix, mais en excellent français cette fois :

— Un Arabe chrétien, c'est étrange !

L'homme au castan tressaillit et le sang lui monta au visage.

— Je ne suis pas Arab. ? répondit-il vivement en changeant, lui aussi, d'idiome et en s'exprimant en pur français.

L'Indien fit un geste de surprise tellement brusque que son cheval, auquel il donna une forte saccade, se cabra violemment.

— Vous parlez français ! s'écria-t-il.

— Comme vous pouvez l'entendre,

— Et vous n'êtes pas Arabe ?

— Pas plus que musulman.

— De quel pays êtes-vous donc ?

— De quel pays je suis ? fit le jeune homme en souriant. Ma foi ! je n'en sais trop rien moi-même, et si vous pouviez me l'apprendre, vous me rendriez sans doute un immense service.

L'Indien paraissait être en proie à l'émotion la plus vive.

Son visage bistré avait pâli, ses traits fins et caractérisés s'étaient sensiblement altérés et ses yeux humides se levèrent vers le ciel.

— Mon Dieu Seigneur ! balbutia-t-il d'une voix étranglée, votre puissance est infinie, votre bonté inépuisable, et je ne les ai jamais mises en doute ; mais si votre main secourable m'a conduit au but par une voie si merveilleuse, je me croirai l'instrument de votre volonté et je n'hésiterai plus à agir !

Le jeune homme n'avait pu comprendre le sens de ces paro-

les prononcées avec une onction véritable, mais que l'émotion avait étouffées dans la gorge de l'Indien.

Celui-ci parut faire un violent effort sur lui-même et reprendre enfin tout son calme habituel.

— Il n'y a qu'un instant, reprit-il en continuant la conversation en français, je vous en ai demandé un service. Je vous prenais, à votre costume, pour un fils de Mohammed, comme vous pouviez me prendre, au mien, pour un sectateur de Brahma, et vous paraissiez cependant disposé me venir en aide.

Je suis chrétien comme vous, et comme vous, sans doute, né dans de lointains parages ; votre bonne volonté me fera t-elle défaut ?

— Nullement, répondit le jeune homme avec vivacité. Il est par trop surprenant que deux chrétiens se rencontrent sur la terre d'Afrique pour que cette rencontre ne leur soit pas favorable à tous deux. Je suis prêt et disposé à vous servir.

Que voulez-vous de moi ?

— Il y a dix heures que mon cheval et moi marchons sans trouver une goutte d'eau. Nous mourons de soif et de fatigue. Ne pouvez-vous m'indiquer une source où nous trouvions le fraîcheur et le repos ?

— Facilement. A une demi-heure de marche il existe une oasis vers laquelle je me dirigeais moi-même pour y passer la nuit.

En venant jusqu'ici, vous avez dû passer à peu de distance, mais vous n'avez pu la voir, enfoncée qu'est cette oasis au milieu d'un ravin profond. Pour l'atteindre, il vous faut donc tourner bride, et si vous craignez de marcher devant moi, nous pouvons échanger nos chevaux.

— Je ne crains rien ! répondit l'Indien.

Mais avant d'obéir à l'indication que venait de lui donner son interlocuteur, il le regarda encore avec cette attention profonde et extraordinaire dont nous avons parlé.

— Votre nom, jeune homme ? demanda-t-il d'une voix lente et avec un accent si doux et si sympathique que l'homme au castan brun se sentit remué jusqu'au fond de l'âme sans qu'il eût pu définir la cause du sentiment qu'il subissait...

— Mon nom ? répliqua-t-il. J'en ai deux, ceux qui habitent ces plaines m'appellent Ismaël.

— Et l'autre nom ?

— Oh ! fit le jeune homme en secouant la tête avec tristesse, celui-là je ne pourrais dire pourquoi je le crois mien, pourquoi il est demeuré dans ma mémoire, car il y a longtemps qu'il a été prononcé à mes oreilles, qu'il est resté dans mes souvenirs comme un son vague et un bruissement confus !...

Qui me l'a donné jadis ? Je l'ignore. Où étais-je lorsque l'on m'appelait ainsi ? Dieu seul le sait !... Est-ce un souvenir réel, est-ce l'illusion d'un rêve ?...

— Mais... ce nom, quel est-il ? demanda l'Indien avec une tension d'esprit évidente.

— Ce nom ?

— Oui.

— Vous tenez à le connaître ?

— Oui... quel est-il ?

— Marc ! répondit le jeune cavalier.

— Marc ! répéta l'Indien en baissant la tête, tandis qu'une rougeur ardente s'accroissait à la plaie qui avait envahi son front.

Quelques instants il demeura comme frappé d'arrêt ; puis, se redressant, il reporta de nouveau son regard sur son interlocuteur, mais ce regard avait perdu sa rigidité et sa froi-